

INTRODUCTION

Le développement durable est au XXI^e siècle, ce que les Lumières furent pour le XVIII^e siècle, ou le Progrès pour la révolution industrielle. Il est le grand récit d'une civilisation planétaire vivant le défi d'articuler à nouveaux frais la nature et l'histoire. *Le développement durable, c'est la sortie de l'humanité d'un mode de développement technologique aliénant dont elle s'est elle-même rendue responsable.* Une telle *aliénation* résulte de la domination planétaire sans précédent de la rationalité instrumentale. Celle-ci ne pense les problèmes humains, individuels ou collectifs, que dans le langage de l'efficacité et du calcul, de la manipulation et de l'expansion, de la rentabilité et de l'optimisation. Cette domination a été rendue possible par la globalisation de nos dispositifs technologiques. La mise en réseau planétaire a rétréci notre vécu de l'espace et du temps sous le prisme du «village global», lui imposant son rythme et ses pratiques prédatrices. Changement quantitatif qui véhicule des enjeux qualitatifs — du climat aux organismes génétiquement modifiés —, l'activité technologique contemporaine est en mesure d'intervenir grandeur nature. Faisant reculer l'idée que la nécessité naturelle serait la norme, elle produit des effets, eux aussi, grandeur nature, désastres compris. La nature n'est plus, pour notre modernité technicienne, un destin imposant son immuable cours des choses. Ce qui était hier vécu comme un destin est aujourd'hui représenté comme un projet humain. Dans le monde désenchanté et désacralisé de la technoscience, il n'y a plus, *a priori*, de fatalité, mais des problèmes techniquement solubles. C'est la chance d'une libération; c'est aussi la source d'une possible aliénation. Les moyens technologiques, par leur fort pouvoir colonisateur, voire par la rivalité mimétique qu'ils entraînent, servent d'étalons voire de normes pour penser le développement, les moyens étant pris pour des fins. Cette aliénation se manifeste notamment dans la compétition consumériste. Elle sert les intérêts d'une idéologie individualiste relayée par un capitalisme de l'imitation régnant en maître dans la mondialisation économique. Selon ce modèle, les seuls critères objectifs du développement sont des indicateurs techniquement vérifiables

— ex. tel type d'infrastructures, le produit intérieur brut. Seraient développées une culture, une société, un groupe humain qui auraient accès aux dernières prothèses technologiques, comme si les outillages, fussent-ils sophistiqués, étaient les seuls critères définissant l'humanité d'un développement.

Dans la perspective d'un développement durable, l'aliénation dont est malade notre modèle de développement tient donc à la confusion entre la globalisation et l'universalisation. La globalisation généralisée ne crée qu'illusoirement une civilisation universelle. Elle le fait en assimilant uniformisation des moyens et universalisation des fins. En effet, la globalisation met essentiellement l'accent sur les dispositifs matériels (les réseaux et la toile, les autoroutes réelles ou virtuelles) qui tissent et enserrant les relations des hommes entre eux et avec la nature. Mais cette réalité objective qui impose une manière unique de poser les problèmes et de les traiter est pauvre en humanité. La globalisation ne fait pas à elle seule une humanisation. En effet, la globalisation, terme venu de l'américain, revendique de servir un nouveau monde, mais elle est amnésique à l'égard des traditions culturelles, des médiations dans lesquelles les cultures, dans leur diversité, ont appris à se comprendre. Elle est oublieuse de ce qui fait qu'une culture est une culture, alors que c'est en cela que consiste pourtant l'universalisation que porte l'humanité. Elle est ce mouvement par lequel elle épelle ce qu'elle comprend comme le plus universalisable rationnellement à partir, et dans, la singularité de sa situation historique. Parler de village planétaire ou de village global met l'accent sur une signification spatiale de l'être ensemble, alors qu'une universalisation véritable consiste à dire que l'être ensemble se retrouve autour de notions communes, de valeurs partagées sur le beau, la nature, le sens, le vrai ou le juste, progressivement explicités. Aussi, il apparaît que la globalisation est neutre culturellement; elle est la civilisation sans la culture! Elle est le plus pauvre dénominateur commun qui réunit les cultures: la neutralité des moyens technologiques globaux (le téléphone cellulaire, le satellite, le web). C'est vrai, et c'est un bien, que la globalisation a effectivement créé les moyens technologiques d'information, de communication et de production grâce auxquels une solidarisation des hommes par la neutralité des dispositifs matériels a été rendue possible. Mais une solidarisation de fait, ne fait pas encore une solidarité de projet. Aussi le développement durable ambitionne-t-il de penser une civilisation

mondiale conjugée avec les médiations et les méditations disponibles dans les cultures, et non luttant contre elles. Il fait sienne l'idée selon laquelle: *La prétention à constituer une culture commune, mondiale ou globale, qui ferait abstraction de toutes les histoires humaines et de toutes leurs traditions, une prétention tout occidentale, est en réalité bien abstraite. Ce qui manque à la pratique contemporaine de l'«un» par la globalisation, c'est l'idée d'une médiation entre les singuliers, les premières médiations essentielles étant d'ordre historique et social et non pas financier — la monnaie neutre, n'est pas une médiation, mais un excellent intermédiaire*¹. On présente d'ordinaire le développement durable comme tenant ensemble les trois piliers économique, environnemental et social. Il apparaît qu'il est animé en profondeur par une attente de libération par la redécouverte de la visée universelle que portent les cultures. Il serait ainsi à la fois la nature et la culture retrouvées dans une réplique à l'aliénation technologique.

Le développement durable inaugure également un nouvel âge de la *responsabilité*². Notre maîtrise de la nature interroge, en modifiant notre conception de la responsabilité, quelle peut-être la maîtrise de cette maîtrise. La responsabilité est devenue le maître mot d'une culture ayant renoncé à l'idée de progrès. Plus, elle en est la critique. Relayée par les dispositifs technologiques dont l'autorité factuelle impose l'idée qu'«on n'arrête pas le progrès»! — l'idée de progrès est porteuse de l'idée que l'avenir est toujours prometteur, résolvant, pour les dépasser, les problèmes du présent. La responsabilité, renonçant à la «religion» du progrès, dissocie progrès et avenir. Distincte de la seule imputabilité qui porte sur ce qui a été fait, elle ne se dérobe pas devant l'enjeu de ce qui reste à faire, notamment concernant les effets compromettant pour demain de nos dispositifs technologiques. La responsabilité, critique du progrès, et en même temps consciente d'être une éthique pour l'avenir, s'étendant *au comportement de l'espèce tout entière vis-à-vis de la nature tout entière*³. L'éthique de la responsabilité est une éthique consciente de l'avenir mais assurée que ce dernier sera, et sera nécessairement meilleur.

-
1. Gilbert Paul, *Violence et compassion. Essai sur l'authenticité d'être*, Cerf, 2009, p. 123.
 2. Voir Jonas Hans, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* [1979], trad. J. Greisch, Cerf, 1990.
 3. Jonas Hans, *Pour une éthique du futur* [1992], trad. S. Cornille, Payot/Rivages, 1998, p. 67.

Éthique pour un futur incertain, le nouvel âge de la responsabilité sera celui d'une *responsabilité sans réciprocité* dira Ricœur. Penser une responsabilité à l'échelle planétaire connaît une reconfiguration qualitative, et non seulement quantitative, de l'agir. On pense au déploiement de nos interventions dans l'espace avec les problèmes environnementaux — climats, fonte des glaces, disparitions des espèces. Mais aussi dans le temps, avec la prise en compte de l'agir sur le temps long des générations futures. Défi éthique que celui de penser une responsabilité à la mesure de la démesure des catastrophes possibles. Si hier la nature était le cadre au sein duquel une responsabilité pouvait se déployer, la nature est moins, aujourd'hui, la condition, que l'objet de notre responsabilité. La nature n'est plus pour nous un code. Elle s'est précarisée sous l'effet de l'accroissement, techniquement envisageable, des sphères de notre initiative. Dans une immense inversion produite par la civilisation technicienne, la nature n'est plus un programme à honorer — l'ordre naturel —, mais un projet à défendre. L'éthique y retrouve son intuition initiale d'ethos, présente dans son étymologie. L'éthique est cet ethos cherchant à rendre le monde commun habitable, explicitant des règles pour une vie bonne. De même, l'économie, conjuguée avec l'écologie dont elle partage la racine *oikos* (éco), la maison, découvre qu'il n'y a pas de croissance illimitée dans une nature limitée. Sur le développement durable se concentre donc une philosophie de l'action attachée à la prise de conscience de la fragilité de cette maison commune, que la mythologie contemporaine appelle « la Terre ». Il s'agira alors d'expliciter les principes éthiques susceptibles d'orienter l'action à la hauteur de ces enjeux.

Parler enfin de *sortie*, c'est observer que le développement durable engage une interprétation que l'humanité fait de sa trajectoire historique, et des inerties technologiques et institutionnelles qui la portaient. Plus exactement, l'idée de développement durable acte une mutation d'échelle dans les conceptions traditionnelles du développement, pensées d'ordinaire à l'échelle des proximités régionales ou continentales. Elle entérine l'idée d'une solidarité planétaire et transgénérationnelle inédite. Le développement durable explicite la conscience d'une destinée commune entre des populations, des générations et des continents différents, donnant là l'occasion — sera-t-elle saisie ? — de définir un bien commun à l'échelle planétaire. En effet, par-delà la divergence superficielle des intérêts, s'impose l'évidence d'une communauté

des problèmes. Les désastres géologiques ne connaissent pas l'arbitraire de nos découpages géographiques ; les pluies acides passent et dépassent les frontières. Nous découvrons, déboussolés, qu'en « perdant le Nord » de la référence normative à la nature, nous risquons de perdre le Sud, c'est-à-dire ce qui nous solidarise avec tous les hommes de cette planète. En ce sens, le développement durable opère un vaste et pluriel mouvement réflexif dans lequel des civilisations interrogent, dans la diversité de leurs places et de leurs trajectoires dans l'histoire, comment faire histoire commune avec et non contre la nature. Bref, si l'humanisation rattache les hommes, en tant qu'espèce, au monde des vivants ; l'humanisation, elle, est un projet. Elle a une signification translocale et transtemporelle. Les hommes apprennent à se comprendre comme un dans la diversité des cultures et des temps, sur le fond commun d'un enracinement dans la nature. Le développement durable est alors un moment pédagogique dans le vaste mouvement de l'humanisation.

Rarement, une culture ne s'est regardée se développer et n'a fait retour avec autant d'insistance sur sa propre situation historique, comme le fait la nôtre. Elle y découvre une répartition très inégale des richesses à l'échelle planétaire intrinsèquement liée à une dégradation sans précédent de la biosphère. Ce constat remet en cause les principes qui présidèrent à sa façon d'envisager sa destination historique. L'intensité des débats qui animent les enjeux du développement durable — qu'il s'agisse de la conférence de Stockholm en 1972 sur l'éco-développement, du sommet de la terre de Rio en 1992¹, des engagements pour le climat et la réduction des émissions des gaz à effet

1. La Conférence des Nations unies sur l'environnement et le développement s'est tenue à Rio de Janeiro au Brésil du 3 au 14 juin 1992. À l'issue de cette conférence a été adoptée un texte fondateur de 27 principes, intitulé « Déclaration de Rio sur l'environnement et le développement » qui précise la notion de développement durable dont on retiendra deux principes : « *Les êtres humains sont au centre des préoccupations relatives au développement durable. Ils ont droit à une vie saine et productive en harmonie avec la nature* (principe 1) », « *Pour parvenir à un développement durable, la protection de l'environnement doit faire partie intégrante du processus de développement et ne peut être considéré isolément* (principe 4) ». De plus, la Conférence a adopté un programme d'action pour le XXI^e siècle, appelé Action 21 ou Agenda 21, listant 2 500 recommandations pour une mise en œuvre concrète des principes de la déclaration, relativement à la santé, au logement, à la pollution de l'air, à la gestion des mers, des forêts et des montagnes, à la désertification, à la gestion des ressources en eau et de l'assainissement, à la gestion de l'agriculture, à la gestion des déchets.

de serre de Kyoto en 1998, le sommet de Johannesburg de 2002 ou, plus modestement, du Grenelle de l'environnement en France —, le manifeste.

Le développement durable, à la fois emblème et projet, est le signe d'une époque qui se qualifie, se réfléchissant dans le temps long de l'histoire, et y précisant son rôle. La réalité du développement durable pose la question de son présent. Quelle est la situation spirituelle de cette époque qui est la nôtre? Quel est ce présent face auquel il s'agit de répondre présent? Quel signe désignera sa vocation spécifique? Exemplairement les Lumières, au XVIII^e siècle, firent ce travail d'interprétation. Se qualifiant elles-mêmes de Lumières, elles se vivaient comme devant éclairer leur situation historique marquée par la confiance en la raison, dans les champs théorique et pratique. Pour elles, le signe marquant de l'avènement d'un progrès dans l'histoire, fut la Révolution française, manifestation enthousiaste d'un exercice de la liberté. Nous suggérons que le développement durable est la manière qu'a notre temps de préciser comment il vit sa situation historique. Se raconter dans les mots du développement durable, pour une époque, c'est chercher à se comprendre devant le grand texte de l'histoire pour y trouver les signes singularisant de sa responsabilité. Il s'agit de se livrer à une herméneutique de la nature et de l'histoire, à une interprétation fine des signes indiquant le lieu du décisif. Recherche de signes élucidant une situation historique, le développement durable inaugure un art d'interpréter ce moment qui exige qu'un tournant soit pris, qu'une réorientation soit décidée dans la manière de vivre le développement. Le débat sur le dérèglement climatique, les perspectives sur l'explosion démographique, la disparition programmée des carburants fossiles ou d'espèces animales, les migrations climatiques comme le décompte des premières émeutes de la faim, le calcul de l'empreinte écologique, etc. constituent un faisceau de signes utiles pour une culture soucieuse d'être lucide sur son propre temps, et d'être contemporaine de sa propre actualité... Mais par-delà l'accumulation des signes cliniques, le signe le plus puissant et mobilisateur, tient à la conscience, affectivement touchée, d'une immense précarisation de la nature. Le grand signe décisif pour notre temps, opérant comme une alarme, est celui de la catastrophe naturelle ayant des causes technologiques et des conséquences sociales et environnementales. Il est moins un enthousiasme pour le travail de la liberté en marche vers son accomplissement, à l'instar des Lumières,

que la crainte liée aux méfaits exercés par notre liberté, dans le possible suspens de l'histoire de l'humanité et de son humanisation.

Aussi le vocable « développement durable » opère-t-il, dans notre modernité politiquement sceptique et inquiète, comme la figure inversée de celle des Lumières habitées par les idéaux de progrès, et par la conscience de pouvoir et de devoir jouer un rôle actif dans l'histoire de l'humanisation de l'homme. *L'optimisme historique, à travers l'idée de progrès, s'est articulé à l'utopisme technicien pour fonder la confiance des humains dans le devenir, faisant surgir une vision enchantée du temps et du changement orientés vers le futur. Son axiome fondamental est que le bonheur est de ce monde, et qu'il est pour demain, promis par les « avancées » des sciences et des techniques. [...] Il supposait que l'Histoire constitue la révélation progressive du Sens, de l'Esprit ou de la Raison, et que ce processus de dévoilement, en lui-même positif, devait être reconnu, célébré, accompagné, voulu ou accéléré. Tel est le système de croyances qui s'est effondré au cours du XX^e siècle¹. Face à la perte de cet horizon, le développement durable valorise la conscience forte d'une possibilité qu'il n'y ait plus, durablement, d'histoire. Les idéaux de progrès des Lumières vivaient sous l'espérance d'une expansion; les projets du développement durable, n'osent plus affirmer positivement une espérance, habitant le temps dans l'entre-deux de la prévention et de l'inespoir. Le singulier inédit de notre situation tient à l'expérimentation d'un « sans précédent » : la conscience aiguë de la possibilité qu'il n'y ait plus de successeur. Le développement durable est la mesure prise de la perte du sentiment assuré de l'avenir en raison de la possibilité des catastrophes technologiques. Il acte une fondamentale crise de la transmission. Pouvons-nous encore être des pères si nous n'avons plus de fils? *La grande différence entre l'idée ancienne de progrès et l'idée relativement nouvelle de développement est que la première était l'objet d'une confiance qui la mettait du même côté que l'ordre cosmique et que le destin biologique, tandis que la seconde est de nature éminemment problématique : le développement peut mal tourner... [...] alors que le progrès a été pensé en termes d'accumulation, d'accroissement quantitatif, le développement met en jeu des significations, des valeurs éthiques, lesquelles « ne s'additionnent pas² ». Le progrès**

1. Taguieff Pierre-André, *Le Sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Flammarion, 2004, p. 259.

2. Ricoeur Paul, *Postface à Le Temps de la responsabilité, Entretiens sur l'éthique*, (dir. Lenoir Frédéric), Fayard, 1991, p. 253.

était porteur d'un optimisme lié à une lecture continue de l'histoire ; le développement entérine une conception, sinon discontinue, du moins incertaine de son devenir. À l'insolence du concept de progrès, le développement durable oppose l'incertitude d'un devenir incertain, avec lequel composer. À une lecture de l'histoire de la communauté humaine qui avancerait nécessairement sur le chemin du progrès, il s'agit de substituer l'idée que l'humanité apprend à se découvrir comme communauté humaine mondiale, à partir d'un travail. Le développement durable retrouve en cela la dynamique d'une histoire à écrire. La raison des Lumières devait désenchanter le monde pour l'éclairer ; le développement durable met sous le boisseau une raison désenchantée. Le développement durable cherche alors à promouvoir un mode de développement qui renoue avec le sens des finalités, ne prenant pas la logique de l'accroissement, propre à l'optimisation des moyens, pour nécessairement un bien. Bref, le développement durable est à la fois un nom, un emblème et une maxime. Nom pour une époque post-industrielle marquée par les inerties de ses dispositifs industriels ; emblème signalant l'historicité et l'exemplarité de la situation d'une nature finie et précarisée ; maxime car le défi est bien d'inaugurer des orientations pour l'agir, une éthique, une politique et une économie à l'échelle d'une planète à habiter.

Rarement, une culture ne s'est regardée se développer et n'a fait retour avec autant d'insistance sur sa propre situation historique, comme le fait la nôtre. Elle y découvre une répartition très inégale des richesses à l'échelle planétaire intrinsèquement liée à une dégradation sans précédent de la biosphère. Ce constat remet en cause les principes qui président à sa façon d'envisager sa destination historique. Au-delà du souci et des inquiétudes soulevées par un désastre écologique et social, le développement durable porte une conception de l'être au monde et, par conséquent, l'enjeu d'une civilisation mondiale. Il assume l'idée que de la catastrophe physique à la métaphysique, la conséquence est bonne. Le développement durable inviterait ainsi à une transition non seulement économique et éthique, mais métaphysique. Cela peut surprendre car le développement durable est souvent, est surtout, attendu du côté de la responsabilité, voire de la sur-responsabilité éthique. Or, au-delà de celle-ci penser la durabilité d'un développement interroge pourtant la vision du monde dont il est porteur. Il s'ensuit que le développement durable, engagé dans des enjeux très concrets, soulève fortement les